

Le traître était tout décontenancé.

Ce que l'on avait raconté sur la disparition de Marie de Melrose serait donc exact ? dit Walter d'Avenel, muet d'effroi, se serait romarié ?

— Eh ! qu'importe, murmura-t-il à part lui, qu'importe que ma haine fratricide Marie de Melrose ou une autre femme, pourvu qu'elle atteigne Walter d'Avenel.

Il n'en était que plus impatient d'aborder le manoir de Claymore.

Bolton s'informa des domestiques qui le gardaient.

— Il n'y a que deux hommes, l'ancien garde-chasse du comte d'Aireburg, passé au service du chevalier, et un homme âgé.

— Martin ?... prononça le pseudo-marchand qui se mordit aussitôt les lèvres d'avoir lancé le nom de l'ancien serviteur.

— Non ; Hubert.

Ce nom ne disait rien à l'ancien intendant.

— En somme, fit-il, d'un ton de souverain mépris, une assez petite maison.

Il était, malgré tout, impatient de s'en aller, de pénétrer dans ce manoir de Claymore où il pourrait d'autant plus livrer carrière à ses mauvais instincts, que nul de ceux qu'il trouverait ne le connaissait, croyait-il. Aussi, achevant de vider son verre d'un coup, se dressa-t-il brusquement :

— Alors, prétextait-il, le commerce me réclame. Je vais chercher tout mon stock et je ne manquerai pas de revenir à Aireburg, ne serait-ce que pour vous remercier de votre honnête réception, car j'ai l'intention de faire des affaires par ici.

Ces hommes pouvaient en effet l'apercevoir, par la suite, rôdant aux environs ; et, étonnés, ils auraient pu le surveiller, le dénoncer peut-être.

Avec ce qu'il venait de dire, ils le supposeraient en opérations, et ne se tromperaient pas.

Il jeta ses fourrures sur l'épaule, son visage disparaissant presque en entier sous leur amoncellement, enfonça sa toque sur ses cheveux antrefois gris et maintenant d'un rouge ardent, et s'éloigna.

— Ouf, disait-il entre ses dents, tandis qu'il se rendait au château d'Aireburg à celui de Claymore, accomplir ici ce que Somerset a fait à Melrose, faire un feu de joie avec la nouvelle denrée de Walter d'Avenel !

Et une flamme aiguë passant dans son regard.

— Mais je prendrai mieux mes mesures que cet imbécile de lord, par exemple. En brûlant le nid, je veux brûler l'oiseau, moi, ou au moins les oisillons... en attendant le reste.

En monologuant ainsi, il arriva à l'entrée de l'avenue qui conduisait au manoir édifié par les ancêtres de Walter d'Avenel.

C'était une large et profonde saignée pratiquée aux milieux d'arbres centenaires, chênes et surtout sapins géants, dont les feuillages, toujours verts, se rejoignant par le haut, formaient une voûte d'une ombre épaissie, assemblée encore par la teinte lourde de cette verdure.

Le misérable eut un tressaillement au moment de s'engager dans cette allée, comme si, de derrière chaque tronc d'arbre de sa forêt, un vengeur, un justicier allait sortir afin de lui faire expier ses crimes passés, et ceux qu'il méditait d'y ajouter.

— Voyons, est-ce que j'aurais peur ? se dit-il. Qu'ai-je à craindre ? Nul ne me connaît !

Et s'allant un vieil air de chasse, afin de se donner du courage, il s'en alla délibérément dans l'allée.

Malgré la bravoure qu'il affichait, il jetait fréquemment des regards inquiets à droite et à gauche sur les profondeurs des bois.

— Un excellent endroit pour assigner un homme, pensait-il malgré lui.

Ce fut avec un soulagement réel qu'il se vit au bout de cette inquiétante avenue, en face du château édifié au centre d'une riante clairière, sur un sous-bois rocheux du terrain.

Il débouchait dans la clairière, lorsqu'une voix rude l'interpella :

— Hoï ! où allez-vous ?

Stewart Bolton eut un violent sursaut de frayeur, et aperçut un Écossais de la montagne debout à quelques pas, une épée au côté.

— Diable, pensa-t-il, que scintille ! Le seigneur de Claymore se fait garder !

Et, esquissant son sourire le plus mielleux :

— Frère de la montagne, salut ! Je suis un pauvre marchand à demi ruiné par les machinations des Anglais, que le diable les étrangle ! et je vais péniblement vendre ma marchandise de château en château.

En même temps, pas rassuré du tout, il se demandait de quelle manière s'y prendre pour amadouer l'espèce de degu qui le considérait d'un œil rien moins que bienveillant.

— Et... continua-t-il avec hésitation, si une de ces jolies peaux de renard au poil si souple, si molles, vous convenait, c'est avec plaisir...

— Merci, je n'ai besoin de rien, répliqua brusquement l'highlander.

— Oh ! ma pensée n'est pas de rien vous demander contre votre

devoir, frère de la montagne, s'empressa de corriger le traître. Je voulais dire seulement que je serais heureux de présenter des fourrures réellement avantageuses à votre maître.

— Mon maître ?... prononça l'highlander.

Les yeux faux de Stewart Bolton s'attachèrent sur lui avec apreté.

Ce montagnard obtus et mal léché allait-il lui parler de Walter d'Avenel et lui apprendre quelque chose le concernant ?

Et l'agent de Somerset reparut dans le misérable à la haine jamais assourdie.

Mais le montagnard se taisait, continuant à envelopper le marchand de fourrures d'un œil soupçonneux.

Il se souvenait des précautions prises par le chevalier afin de cacher son départ, il se souvenait de la promesse qu'il avait faite et voyait un espion dans tout nouveau venu.

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'annoncer ma visite à votre noble maître ? reprit l'ancien intendant, de son ton le plus engagé. Je suis un pauvre diable qui a bien de la peine à vivre, et ce serait très malheureux de m'empêcher de faire mon petit commerce. Les temps sont si mauvais !

Il se trouvait réellement mal à l'aise.

— Mon maître est malade, répliqua l'highlander.

Les lèvres de Bolton se tendirent dans un rictus muet.

— Oui, bien malade... à moins qu'il ne soit déjà mort ! pensa-t-il. En tout cas, cette réponse me prouve que c'est bien lui que j'ai aperçu à cheval, l'autre nuit, puisque c'est me dire qu'il n'est pas pas visible. Et s'il n'est pas visible, c'est qu'il n'est pas ici.

Il exhala un gémissement.

— Que Dieu et tous les saints d'Écosse protègent le noble gentilhomme ! Mais la dame de châtelaine sera probablement aise de voir mes fourrures.

Le garde allait lui répondre par une mise à la porte catégorique, lorsque Halbert parut devant le marchand.

— Mais je crois que voici justement l'intendant du château, s'empressa de dire Bolton.

Et il fit rapidement quelques pas de son côté, tandis que l'highlander maugréait.

Halbert le chasseur aperçut les peaux de bête encombrant l'épaule du misérable fourbe, et comme cela lui rappelait son ancien métier, il s'avança à sa rencontre.

— Voici des belles polloteries, en vérité, dit-il en passant la main sur les fourrures.

— Assez bien préparées, en effet : c'est pourquoi je viens les présenter à votre seigneur et aux illustres châtelaines. Je viens du château d'Aireburg, où l'on m'a enseigné le chemin de cette noble demeure.

Halbert pensa que la venue d'un étranger, la vue de ces marchandises serait une distraction pour sa maîtresse.

Marie d'Avenel était bien triste depuis le départ du chevalier.

Des larmes coulaient incessamment sur ses joues.

Et le matin, l'abattement de ses traits indiquait l'insomnie de la nuit.

Laissant le faux marchand en compagnie du garde-chasse qui ne le quittait pas des yeux, il alla prévenir sa maîtresse.

— Heureusement que cet imbécile d'intendant est arrivé à mon secours, pensa Bolton. Sans cela, ce rustre de garde me jetait dehors. C'est égal, j'ai besoin de prendre bien mes précautions désormais, car cette espèce de brute m'étudie à la façon d'un homme qui aime à reconnaître les gens qu'il a vu une fois. Walter d'Avenel choisit décidément bien son mode.

Durant ce temps, Halbert se présentait devant sa maîtresse en lui faisant part de la présence du marchand.

La jeune femme secoua tristement la tête.

— Non, dit-elle. Je n'ai ni besoin ni désir de voir personne. Offrez à boire et à manger à ces hommes s'il a faim et soif. Et qu'on le renvoie ensuite.

Le fidèle serviteur joignit les mains.

La retraite dans laquelle se confinait la noble dame d'Avenel était nuisible, observa-t-il.

Elle ne faisait qu'accroître sa douleur, la laissant tout le temps dans les mêmes pensées.

Et il ajouta que cela la consolait de faire une bonne œuvre en acquérant quelqu'une des belles et solides peaux qu'apportait ce marchand.

Elle se réunit à lui :

— Écoutez Halbert, ma chère sœur. Trop de solitude ne vaut rien à ceux qui sont affligés.

Marie d'Avenel finit par se laisser convaincre.

Une répugnance extrême l'éloignait de ce qu'on lui conseillait.

— On dirait qu'un pressentiment m'avertit que j'ai tort de céder, se disait-elle.

— Je vous accompagne, ajouta Ellen afin de la décider.

Et, passant son bras sous celui de sa malheureuse amie, elle l'entraîna doucement.